

L'HOMME QUI REGARDAIT L'HOMME QUI REGARDAIT LA MER...

JEAN-FRANÇOIS BARÉ

159

●●● en un jour d'août 1773, ou plus probablement d'avril ou mai 1774¹, s'appelait William Hodges. On ne sait ni où ni quand cette huile, *Vue depuis la Pointe Vénus, Tahiti*, déposée depuis lors au National Maritime Museum de Greenwich, a été achevée ; probablement pas sur place, plus sûrement à Londres, avec un nombre inconnu de ses vingt-quatre compagnes dues au peintre officiel de la deuxième expédition de James Cook dans le Pacifique, après le retour du *Resolution* et de l'*Adventure*, en 1775. William Hodges, "artiste officiel" (*official artist*) dans le parler du temps ; plus spécifiquement peintre paysagiste (*landscape painter*), le titre qui lui est conféré par l'arrêté de l'Amirauté qui le nomme, le 30 juin 1772, alors que les bateaux s'arment à Spithead.

Une chose est sûre, s'agissant de Hodges : la toile a été directement inspirée d'une esquisse, où l'instant — on peut incliner, au vu de la lumière, vers un milieu d'après-midi — a été effectivement capturé, où la position du dos de ce piroguier a effectivement indiqué la direction de son regard, que celui du peintre a fait pressentir. D'un instant d'une île lointaine où il ne se passe rien, la représentation a fait, pour toujours aimerait-on penser, quelque chose à voir.

"Hodges, écrit John Beaglehole, était un homme dépourvu d'a priori dans son domaine."² Le célèbre éditeur des voyages de Cook regrette d'ailleurs que le peintre se soit autant limité aux paysages, la représentation des peuples du Pacifique au XVIII^e siècle ayant si souvent pâti, ajouta-t-il, des "idiomes artistiques des nations". C'est bien pourquoi Cook, à l'infini pragmatisme et qui ne ressentait aucun attrait pour les œuvres d'imagination³, apprit à affectionner cet homme qu'il ne connaissait pas, qui embarqua à son bord au dernier moment et, comme on le verra, un peu par hasard. "Monsieur Hodges", écrit-il par exemple lors de l'escale de mai 1773 dans l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande "a ... si bien saisi l'aspect du pays qu'il en donne sur le champ une idée comme aucun mot n'aurait pu le faire."⁴

A contempler en effet le travail désormais fameux du peintre, y compris du "Hodges poétique, celui des ciels débordant de lumière et du rappel romantique du passé" [Beaglehole, ed 1969 : xli], on voit bien ce qui le distingue de beaucoup de ses contemporains. Alors que le Pacifique s'ouvre au regard occidental, combien de dessins de châteaux, déjà si bigarrés à l'état naturel, sont pourtant

1. *Le séjour d'août 1773 dans le Nord de Tahiti est plus bref ; seuls des membres d'équipage vont à terre pour chercher des vivres. Au cours des deux voyages, la mer connaît des périodes de calme, comme celle évoquée sur le tableau.*

2. "... unprejudiced man in his sphere", *Beaglehole, ed., 1969 : xlii. Les traductions sont de l'auteur.*

3. "Geography provided him with the imaginative, Navigation with Morals." *Beaglehole 1974 : 713.*

4. "Mr Hodges has ... delineated the face of the Country as will at once convey a better Idea of it than can be expressed with words." *Beaglehole, ed., 1969 : 133.*

surchargés par les artistes de couleurs ou de formes superfétatoires, combien de Tahitiens ou de Maori se voient déguisés en pâtres de l'Olympe. Pour ces artistes, il s'agissait moins de satisfaire aux goûts du public européen que de s'adapter à ses critères de perception, eux-mêmes formés par une certaine tradition picturale. Avec William Hodges embarque à bord du *Resolution* ce que Michel Foucault appelle "la représentation classique", celle qui, "libre [du sujet qui l'enchaîne] ... peut se donner comme pure représentation" [1966 : 31].

Singulier destin donc que celui de cet élève de Richard Wilson, maître londonien dont peu se souviennent, finalement choisi par l'Amirauté sur l'insistance de Lord Palmerston, après qu'un nommé Thomas Jones se soit vu refuser l'aval familial pour une absence si longue et si risquée [Beaglehole 1974 : xli]. "Un jeune homme, écrit Joseph Banks⁵, qui a essentiellement étudié l'architecture, a été joint [à l'expédition] comme peintre des paysages et des personnages. Ce jeune homme était si endetté qu'il était contraint de quitter la ville sans informer quiconque de sa destination." [Beaglehole, ed 1969 : xli]

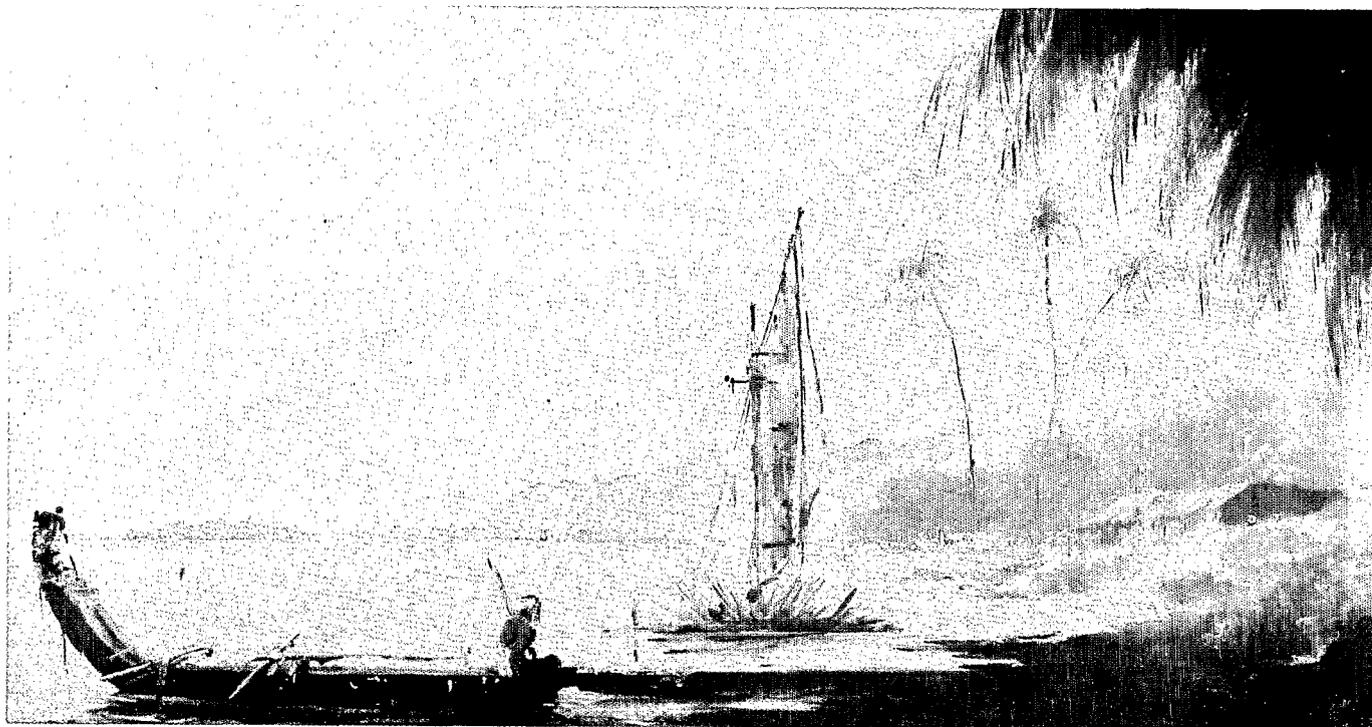
Des esquisses ont certainement fixé ce que le peintre a vu. Peut-être ont-elles fait partie de celles que Cook, une fois l'expédition revenue à Capetown en mars 1775, a fait envoyer "d'urgence" à Londres par un navire marchand de la route des Indes (*Indiaman*), le *Ceres*, dans un geste préfigurant la hâte des photographes modernes à faire parvenir à bon port leur dernière pellicule [cf. notamment Beaglehole 1974 : 438]. En les retrouvant, Hodges a peut-être recomposé sa perception de ce jour de 1773 ou de 1774. Qu'y avait-il donc à voir ce jour-là ? Rien, ou pas grand chose, pour-

rait-on s'abandonner à répondre ; seul l'art du peintre rendrait cette vue attrayante. La pirogue est sculptée ; le piroguier porte un turban ; une voile émerge on ne sait pourquoi d'un amas végétal assez indistinct ; une maison est là en surplomb ; enfin, le regard peut se perdre dans l'une de ces perspectives qu'offrent les îles volcaniques tropicales.

La scène, pourtant, n'est ni anecdotique ni événementielle ; les peuples insulaires du Pacifique ont toujours considéré leur environnement comme partie intégrante de leur être. En fait, ce n'est que par une convention de langage qu'on peut parler de gens qui regardent des îles, tant les uns s'identifient aux autres. Au XIX^e siècle, note un célèbre recueil, "l'amour des Tahitiens pour leur île est tel que ceux qui sont au loin pleurent lorsqu'on leur parle de ces sites merveilleux" [Henri 1968 : 76]. Il en va parfois encore ainsi des Tahitiens contemporains, cet état de conscience où on laisse non seulement son cœur mais son être social derrière soi étant même désigné par un idiolecte : on *mihi*, ou on *mihimihi*, on soupire à la pensée de ce qui est au loin.

Il n'y a pas que les peintres, les architectes ou les ethnologues qui scrutent les paysages ; c'est ce que ce tableau semble implicitement avancer. Le piroguier est seul ; il est au repos, à demi appuyé sur un bordé. On peut deviner que ses pieds baignent dans l'eau et atteignent le sable, lui permettant de lutter aisément contre une vague d'éstran ce jour-là fort minime, empêchant ainsi la pirogue de s'échouer tout à fait. En cet endroit, le plus septentrional de tout Tahiti, il regarde plein est. Du côté du spectateur, vers l'ouest donc, le point de fuite de ce re-

5. *Mécène des expéditions et collaborateur de la première.*



William Hodges,
Vue depuis
la Pointe Vénus,
Tahiti, 1773
(National Maritime
Museum, Greenwich).

gard — que les mânes de Michel Foucault me pardonnent — indique le peintre. Il s'est probablement installé sur la langue de sable noir qui termine l'avancée dans la mer d'une pointe escarpée ; elle ferme vers l'est la baie dite de Matavai, située derrière le peintre, baie où les navires européens feront généralement escale, à l'abri des alizés d'est. Ces escales provoquent toujours une cohue d'embarcations de toutes espèces ; la solitude du piroguier, tournant le dos à cette baie alors que les Anglais sont là, n'en apparaît que plus singulière. La pointe, d'où le peintre se représente captant cette solitude, est déjà connue des voyageurs européens sous le sobriquet de Pointe Vénus. C'est là en effet que les astronomes de l'expédition de 1769 tentèrent, sans grand succès, d'observer le transit de la

planète dédiée à la déesse de l'amour devant le disque solaire ; c'est là encore qu'en ces jours de 1774 la même opération permit de "caler" le fonctionnement de cet instrument de navigation révolutionnaire, le chronomètre. Le piroguier connaît certainement fort bien Vénus, Ta'urua dans sa langue, dont l'ascension décrivait la notion ma'ohi de l'aube, Ta'urua considérée par la mythologie comme l'œil droit du dôme du ciel, Atea, et comme "la paix (ou le pouvoir) régnant sur la terre habitée" (*hau fenua noho*) ; Atea, dieu protéiforme de l'immensité, dont le nom désigne toujours ce qui est simplement "lointain"⁶. Qu'en cette pleine

6. Cf. notamment Oliver 1974 : 129, citant l'édition anglaise de Henry 1968 ; voir aussi 1059, 1067.

journée la planète habite les pensées de l'homme est néanmoins incertain.

Qu'il connaisse fort bien la pointe à laquelle il tourne le dos, et la vaste échancrure de littoral qu'il contemple est en revanche très probable. Pour lui la pointe Vénus s'appelle Teauroa (grand /aul/), ce qui pourrait signifier "grand courant, grande nage, grand espadon", voire même "grand accord, grande pierre de sacrifice", etc.⁷.

Ce jour-là, la mer est remarquablement calme. Dans la baie peu protégée qui fait face au personnage, les effets de houle sont cependant importants ; il en va de même autour de la chaussée madréporique qui longe la pointe et marque l'interruption en cet endroit du récif-barrière, comme cela est fréquent sur les côtes au vent des îles hautes. La chaussée se prolonge sous la mer, délimitant un tombant d'une trentaine de mètres et traversée de passes plus profondes encore, réputées fort dangereuses [Henry 1968 : 79]. En regardant attentivement la gauche de l'îlot, on voit effectivement la houle du large déferler faiblement ; en cet endroit le fond n'est qu'à deux mètres de profondeur. Pour traduire *Te/au/roa/* l'acception "grand courant" est envisageable, mais les toponymes recèlent plus de pièges qu'il n'y paraît ; celle de "grand espadon" n'est pas à écarter, pour des raisons évoquées plus loin.

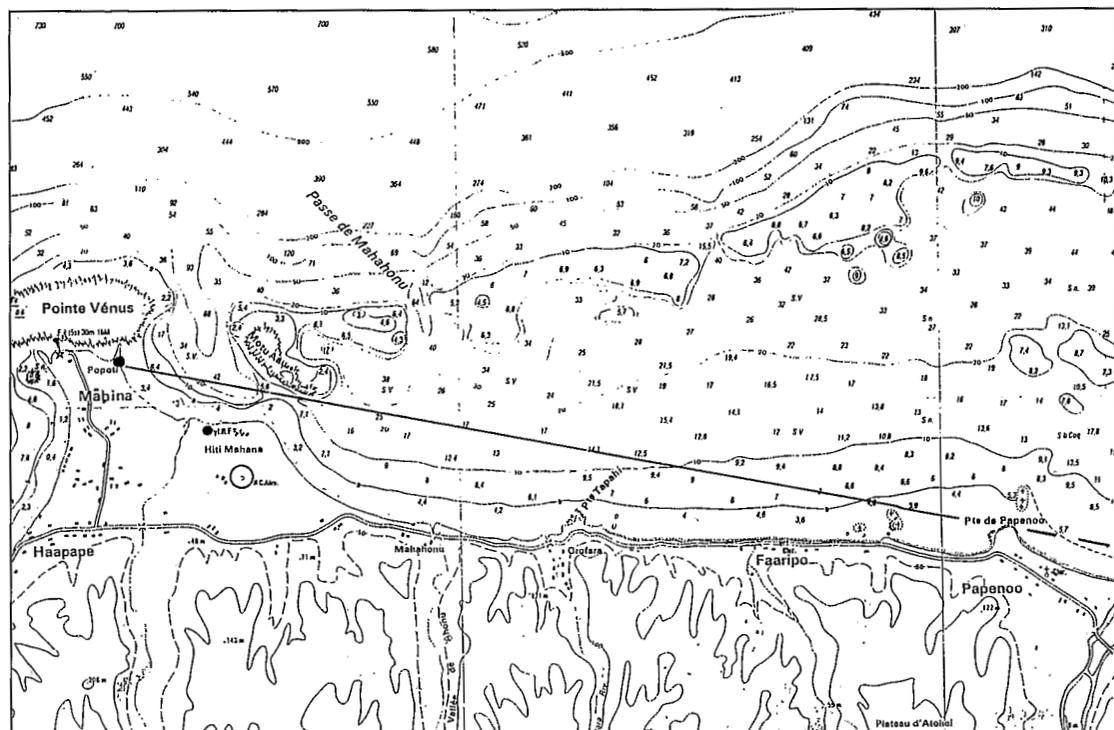
Dans la profondeur du tableau, à l'extrême pointe du paysage, le regard du piroguier atteint donc la mer ouverte (*ta'i*), puis le domaine de cet océan sans limites — *moana* — qui se devine lorsque le bleu de la mer devient plus profond.

Dans la conception, y compris mythologique, de l'époque⁸ la pointe où la pirogue est venue s'échouer est indissociable de l'espace littoral que le piroguier contemple, partie de la petite unité territo-

riale de Ha'apape, littéralement "ce qui produit de l'eau". La formation de vallées radiales a favorisé là, comme en de nombreux autres points, un réseau hydrographique abondant, dont il reste quelques témoins aujourd'hui malgré le prélèvement opéré par la "zone urbaine" de Pape'ete. L'identité de cet espace territorial se décline alors, comme celle de tous ses homologues tahitiens de l'époque, en un cap, des rivières, des îlots récifaux, des passes "du côté de la mer" (*ava i ta'i*) ; à terre, en un terrain de réunion, des lieux de culte principaux, une montagne ; en ce qu'il n'est nullement abusif d'appeler une *carte d'identité*. De cette carte, la notion de "baie" ne fait pas partie à proprement parler. On peut imaginer que l'arrondi du littoral, l'ouverture du paysage satisfassent le goût de l'harmonie du piroguier, qu'il

7. Teauroa est fort négligemment traduit in Henry par "long manche" [1968 : 81], que reprend sans sourciller Beaglehole [1969 : 74]. Étant donnée l'imprécision de la transcription, on ne sait en effet, en premier lieu, quel monème retenir : au, 'au, a'u, lui seul renvoyant à une dizaine d'acceptions différentes dans le dictionnaire de la LMS du début du XIX^e siècle [LMS 1851 : 46]. Pas plus ce dictionnaire que les lexiques contemporains [notamment Lemaître 1973 : 41] ne retiennent l'acception "manche" ; il s'agirait dans ce cas de 'aufauroa.

8. Comme toujours pour des ensembles polynésiens de ces années-là, il s'agit d'une série de reconstructions. Je fais essentiellement référence, outre une masse — énorme il est vrai — d'observations parcellaires, au recueil établi par Teuira Henry au début du XX^e siècle, à partir des notes de son grand-père, le missionnaire de la LMS John Muggridge Orsmond, recueillies progressivement à partir des années 1820 auprès d'informateurs directs. Ces sources demandent à être traitées avec prudence ; leur traduction en français notamment est souvent inadéquate, comme le confirme le travail de V. Bodin (Thèse de 3^e cycle non publiée, 1981). Je considère pouvoir dire "de l'époque" en ce que nombre d'informateurs d'Orsmond étaient vivants et adultes dans la dernière décennie du XVIII^e siècle ; je ne pense pas que l'ensemble des moyens culturels et linguistiques de base aient profondément changé entre ces dates, malgré les transformations considérables survenues. L'énoncé des "marqueurs" territoriaux évoqués est d'ailleurs parfaitement compréhensible par des Tahitiens contemporains.



Tahiti, côte
Nord-Ouest.
Service
hydrographique
de la Marine.

partage avec tous ses contemporains de l'archipel. Ce qu'il regarde ne fait pourtant, socialement parlant, que partiellement sens pour lui ; il faudrait y inclure la partie du littoral à laquelle il tourne le dos, jusqu'aux pentes abruptes des montagnes.

Sur la gauche de la toile, un îlot du récif se détache au ras de l'océan ; il est nommé Motu A'u par T. Henry, traduit par îlot de l'espadon [Henry 1968 : 81] ; mais il pourrait aussi s'agir de Motu Au, du même nom que la pointe, dont il est inséparable du point de vue ma'ohi de l'époque ; on voit qu'il est désormais noté Motu Aau sur la carte la plus récente du Service hydrographique de la Marine⁹. Œuvre du récif-barrière comme tous ses homologues, il s'est formé lentement par l'accumulation de scories coralliennes sous l'effet de l'érosion

marine ; sous ces scories, retenue par la roche plus dense du platier, une lentille d'eau douce est souvent présente. A Motu Au, des pêcheurs doivent camper parfois, sous des abris temporaires de brique et de broc (*puhapa*) ; peut-être ont-ils compté en leur nombre le piroguier lui-même.

L'obsession du cocotier n'a pas encore atteint l'archipel tahitien ; sa végétation est due aux graines transportées par les oiseaux de mer. C'est ce que la représentation ancienne appelait l'îlot "en mer" (*i ta'i*) de Ha'apape, cette spécification opposant cet îlot ainsi qu'une passe principale aux autres mar-

9. Sans discuter de l'exactitude du monème, la transcription est de toute façon fautive : il faudrait 'a'au, ce qui signifie "entrailles" au sens de "siège des émotions".

queurs territoriaux associés à l'intérieur des terres, c'est-à-dire à la "montagne" ('uta)¹⁰ ; mais la montagne particulière associée à un territoire était aussi dite "montagne du dessus", *mou'a i ni'a*. Derrière l'îlot s'ouvre la passe principale du Ha'apape de l'époque, au nom différemment transcrit en Maa-honu [Henry 1968] (*ma'ahonu*) ou Mahahonu, locutions polysémiques mais associées en tout cas à la tortue de mer (*honu*). L'une des criques découpées par le relief du littoral porte toujours le nom de Mahahonu ; elle, ou l'une des criques avoisinantes où se jettent des rivières, portait autrefois celui d'Ahonu. Les tortues de mer aiment pondre dans des criques sablonneuses, ou les langues de sable des îlots du récif ; la chair de tortue était réservée aux chefs de haut statut et pouvait même servir d'offrande aux dieux [cf. par exemple Oliver 1974 : 225 sq.] ; ceci marque d'un autre regard l'espace circonscrit par le premier plan, entre les premières échancrures de la côte et l'îlot.

Entre l'îlot et la pointe extrême de la perspective, au ras de l'horizon (probablement l'actuelle pointe de Papeno'o), la grande houle d'est du Pacifique peut s'engouffrer sans rencontrer d'autre obstacle que le récif immergé. Alors elle se creuse encore, avant de déferler finalement sur le cordon littoral, en l'érodant obstinément. Jusqu'à la première pointe (probablement celle de Tapahi, qui marquait la limite vers l'est de l'ancien Ha'apape), la côte paraît basse. C'est *tata'i* ou *tahata'i*, le bord de mer, cordon littoral souvent étroit préservé par l'émergence du cône volcanique. A se tourner vers la droite, ou vers le sud, ce serait pourtant le mont Orohena qui dominerait le ciel, des 3000 mètres de ses arêtes abruptes ; dans le Ha'apape de l'époque c'est "la montagne du dessus" [Henry 1968 : 81].

Le littoral dessine une courbe dont le piroguier fournit un point. Derrière un alignement d'habitations, peut-être construites à l'intention de l'expédition¹¹, un bananier émerge, signal habituel de l'existence d'une maisonnée. La masse végétale sur laquelle il se détache rassemble les grands arbres du littoral, qui se succèdent ici en une foule dense et sans lesquels la société humaine n'est rien. On peut parier qu'il y a là des pins *Casuarina*, utilisés pour les poteaux principaux des habitations, connus aussi sous le nom de bois de fer, si denses et résistants qu'ils portaient le nom même des "héros" guerriers, *'aito* ; des *tamanu* et des *mara*, utilisés pour les quilles des pirogues ; des arbres à pain fournissant la majeure partie de l'année la base de la nourriture. Avant la pointe Tapahi on croit discerner, en un dernier bouquet, la tache légèrement plus sombre des badamiers aux larges feuilles vernissées de l'extrême bord de mer ; c'est à leurs graines abandonnées au fil de l'eau que sont toujours comparés ceux qui partent de leur maisonnée-souche (*hotu painu*, "badamiers à la dérive").

Ces multiples références à l'espace, humanisé ou non, habitent sans aucun doute la conscience du piroguier. Faut-il se demander qui il est ? Sa pirogue relève des *va'ahara*, "une pirogue de rang

10. En 1845, le "Directeur de l'Intérieur" du protectorat était encore nommé *fa'atere uta*, c'est-à-dire "directeur côté montagne".

11. En 1774, quelques marins scorbutiques furent débarqués et soignés à terre. En ce même endroit, un ensemble d'habitations fut érigé pour William Bligh (capitaine du *Bounty* en 1789 et du *Providence* en 1792) et sera utilisé par l'expédition missionnaire de 1797. Le lieu où est situé le piroguier est toujours appelé *popoti*, "cafard", à cause, d'après *Beaglehole*, de la prolifération de ces insectes transportés par les bateaux.

supérieur avec une élévation arrondie" dans les termes des missionnaires de la London Missionary Society du XIX^e siècle, par opposition aux *va'amaihi* "petites pirogues effilées aux deux bouts" [LMS 1851 : 307]. Cette pirogue est une embarcation de pêche et de navigation, non de transport. C'est sa poupe (et non sa proue) qui est relevée d'une sculpture représentant peut-être un dieu familial, signe de statut noté par différents observateurs¹². On peut incliner pour un chef de petit statut de la zone ; de petit statut, car il est seul. Devant lui, ce grément émergeant d'un fouillis végétal flottant sur l'eau peut intriguer ; avec ce bouquet de hauts cocotiers (*Cocos nucifera*) qu'on retrouve fréquemment dans les œuvres de Hodges, il fournit l'une des seules verticales du tableau. Ce n'est probablement pas le sien. Bien que les Ma'ohi de l'époque fussent excellents marins, les gréments de ces pirogues étaient fixés de telle manière que dégréer était une tâche fort longue. En cas de mauvais temps on préférerait même laisser la pirogue se renverser et la maintenir bout au vent dans l'attente d'une accalmie, plutôt que d'affronter la tâche, quasi insurmontable, de réduire la voile, sans parler de dégréer depuis l'embarcation¹³. Peut-être s'agit-il de l'un de ces radeaux bricolés à la va-vite qui parcouraient alors les lagons, gréé pour la circonstance d'un grément de pirogue ; par ce temps calme il a pu être abandonné là un moment.

Un jour d'août 1773, plus probablement d'avril ou mai 1774, un chef de petit statut du Nord de Tahiti regarde depuis le littoral vers la mer ouverte ; des pointes abruptes et l'îlot du récif circonscrivent progressivement les limites de ce regard. Un peintre anglais le regarde regarder. Ce que l'homme fait est désigné en ma'ohi ancien comme

en tahitien contemporain : l'homme *mana'o*, il "pense, rêve, réfléchit" [LMS 1851 : 129]. S'il réfléchit, c'est au sens des miroirs : *mana'o* s'oppose en effet à *feruri*, qui signifie "penser", mais dans l'effort d'atteindre quelque but. *Mana'o*, c'est aussi ce que fait Hodges.

Ceux qui ont vécu dans les îles polynésiennes rurales savent qu'il en est toujours ainsi de ces gens qui, parfois pendant des heures, se mettent à regarder vers la mer sans guère bouger. Il passe alors en eux comme l'écho de cette identification à l'espace qui constitue peut-être l'œuvre la plus précieuse des cultures polynésiennes historiques¹⁴, identification désormais fracassée par une histoire moderne ici comme ailleurs souvent difficilement déchiffrable, ou absurde. Immédiatement derrière le piroguier, à Mahina et vers l'est, ce sont désormais les lotissements de la zone urbaine, bungalows autrefois de pinex, maintenant de plastique et de tôle ; adductions d'eau et égoûts problématiques ; voitures achetées à crédit et à grands frais trônant sur les pelouses, en l'absence de systèmes de transports un tant soit peu cohérents ; ces voitures servent précisément à rejoindre et à quitter cette ville.

12. Par exemple James Wilson, capitaine du premier bateau missionnaire de 1797, cité par Ferdon 1981 : 232.

13. Voir par exemple ces observations du marin James Morisson en 1789 : "Ils n'ont aucun moyen de réduire la voile sinon d'en rouler la partie inférieure ... autrement un homme doit aller en tête de mât et il serait ensuite impossible de la replacer ... c'est pourquoi ils la laissent constamment gréée et préfèrent se renverser ou perdre le mât que d'affaler." [Morisson 1935 : 204, cité par Oliver 1974 : 208]

14. Voir par exemple, en ce qui concerne l'archipel des Marquises, H. Lavondès, Terre et mer. Pour une approche de quelques mythes polynésiens. Thèse de doctorat d'État, multi-gr. 1975.

A parler de ville dans l'archipel tahitien, et en supposant que Pape'ete et ses alentours forment bien une ville, c'est déjà d'un espace parfaitement étranger aux cultures polynésiennes de la longue durée que l'on parle. Aucune notion ma'ohi n'a jamais pu traduire celle de "village" ou de "ville". Celle de 'oire, que l'on peut entendre comme la plus proche, est donnée par le premier dictionnaire tahitien-anglais comme une tahitianisation des radicaux hébreux, *or*, *oir* ou *orim* [LMS 1851 : 163] ; elle devait rendre compte d'une forme d'habitat que l'on ne parvenait pas à reconnaître dans l'espace habité tahitien au début du XIX^e siècle et que l'on entendait y créer, dans le projet utopiste qui suivit la grande vague des "conversions" du début du XIX^e siècle¹⁵. La notion même de "rue", de "ruelle", est également rendue par un emprunt linguistique, relativement récent, qui ne figure pas dans le dictionnaire de la LMS. Il s'agit du mot *puromu*, tahitianisation de l'anglais *broom* apparue à l'époque du protectorat français (1845) alors que s'imposait une étrange coutume : balayer de sa poussière la rue principale (et unique) de Pape'ete, longtemps nommée *Broom road* en parler colonial [O'Reilly 1975]. A l'exception de ces *puromu* généralement littorales et développées peu à peu depuis l'après-guerre, ce sont simplement des "sentes" ou "chemins" ('e'a) qui séparent les agglomérations de maisonnées tahitiennes rurales. Le même mot est utilisé en zone inhabitée ; il qualifie aussi l'une des notions correspondant à "habiter" ou "résider" quelque part, *fa'a'e'a*, littéralement "créer un chemin"¹⁶.

Ces modèles sembleraient, à certains égards, subsister, malgré une histoire "urbaine" déjà fort longue. Une bonne partie de l'agglomération du Pape'ete actuel ressemble toujours fort peu à ce

qu'il est convenu d'appeler une ville. Il y a dans les éparpillements pavillonnaires des pourtours, si vite atteints depuis le centre, comme un rappel de l'habitat dispersé historique. On pourrait se poser la même question à propos des villes du Pacifique Sud ; leur espace social les rapproche fortement de ces banlieues des villes américaines auxquelles il manque un centre, ce qui les rend dès lors comparables à des groupements dispersés de maisonnées. Le fait que pour cerner la capitale actuelle de la Polynésie française il ait fallu introduire la notion de "zone urbaine" montre assez l'indécision de ce qu'il faut entendre par "ville" dans ce cas¹⁷.

Pourtant, dans le Tahiti de notre époque, ressources publiques et hommes sont continuellement aspirés par ce "centre urbain", dont on ne pourrait jurer qu'il s'agit vraiment d'une ville, dont on ne sait de quoi il est au juste le centre et de quel sens il est socialement producteur. A mesure que cette machine molle détruit l'espace sous son emprise, elle appelle de nouvelles ressources pour pallier ce qu'elle détruit ; ceux, de souche tahitienne ou non, qui gèrent la dette publique de la Polynésie française contemporaine peuvent sans doute en témoigner : voici maintenant que des ressources de

15. La procédure linguistique de "créolisation" du sanscrit par le tahitien a été fréquemment utilisée par les missionnaires de la LMS pour introduire dans le tahitien parlé des sémantèmes inconnus, comme celui de "loi" (ture).

16. La question, rapidement évoquée ici, d'une territorialisation tahitienne dispersée a été développée dans une communication au colloque "Les études de village en perspective", à paraître dans les Cahiers de l'IUED, Genève.

17. Cette allusion renvoie dans son aspect factuel à un ensemble d'études très abondant : il s'agit notamment des travaux de G. Blanchet, F. Doumenge, J. Fages, F. Ravault, C. Robineau, A. Spoehr, etc. Je reste seul responsable de l'usage que j'en fais.

même nature sont consacrées au repeuplement des archipels et à cette "chouette de Minerve qui ne se lève qu'à la nuit tombée", le développement rural. Ce processus ne constitue pas seulement une atteinte à la raison, il constitue un cas en quelque sorte exemplaire d'événement anti-économique. Par un détour dont l'histoire moderne connaît de nombreux exemples, c'est l'espace rural qui se venge de ses bourreaux, et dans leurs propres termes : ceux de l'économie politique.

Voici, dans le saccage ambiant et, pourrait-on dire cyniquement, grâce à lui, que l'on redécouvre la fragilité des paysages humanisés ; si bien que l'attention révélée par le peintre comme par l'homme du tableau passe du statut d'élaboration marginale ou esthétisante à celui d'enjeu majeur de la politique économique. L'être tahitien est désormais réfugié dans une langue où la sémantique de l'espace ne cesse d'affleurer. Voici un univers où être natif se dit être un "homme-souche" (*ta'ata tumu*), où la citoyenneté se rend par le fait d'être dressé quelque part (*ti'ara'a*), où quelques roches sous-marines sont encore qualifiées à voix basse d'ancêtres ou d'"anciens" (*ru'au*) ; un univers héritier pas si lointain d'un monde où les chefs étaient des "rochers" (*papa*), mais où les raies étaient des temples, et les oiseaux de mer des incarnations des dieux [cf. notamment Henry 1968], c'est-à-dire aussi des nuages, des reflets ou des ombres portées (*ata*) [Lemaître 1973 : 39] ; un univers où, pour susciter la passion, il suffit toujours de parler de domestication du végétal, ou d'espèces marines ; un univers tropical que l'on verrait aisément faire partie de ces "terres de bonne espérance" dont parle Pierre Gourou¹⁸.

"Monsieur Hodges", écrit du peintre l'astronome Solander lorsqu'il le rencontre à Londres après

l'expédition, "semble être un jeune homme de fort bonne compagnie."¹⁹ Espérons qu'on puisse en dire autant dans deux siècles des membres, Tahitiens ou non, de notre génération, comptable pour la première fois de l'histoire de la vie ou de la mort des paysages humanisés.

"La poésie, écrivait Paul Eluard, doit avoir pour but la vérité pratique." Si c'est bien le cas, ce n'est pas du côté des experts en développement rural, des planificateurs ou des paysagistes que les décideurs du Pacifique doivent d'abord se tourner mais du côté des quelques anonymes qui, à Tahiti et ailleurs, continuent de regarder la mer, et tout ce qui s'ensuit²⁰.

18. On se doit cependant de remarquer que cette grande attention, dans la communauté tahitienne, à l'espace naturel humanisé ne se double pas toujours, loin s'en faut, d'une attention égale à sa préservation, comme si la perception collective était restée marquée par l'ancienne abondance de l'écosystème. Les mêmes gens qui parleront avec une évidente ferveur des différences entre dix espèces de rougets se soucieront le moins du monde d'un remblai sur le lagon dont on connaît fort bien les effets destructeurs sur la vie marine.

19. Lettre de Solander à Joseph Banks, août 1775, citée in *Beaglehole, ed., 1969 : 957*.

20. Dans un roman s'inspirant du contexte du Honolulu des années 1930, on peut lire ce dialogue : "There was no sound save the soft lapping of waves on the beach outside. 'What in heaven's name' do you do out here ?' 'Oh, you'll become accustomed to it shortly' Miss Minverva answered. 'At first you just sit and think. After a time you just sit'" (The house without a key, *Earl Derr Biggers, New York, Bantam Books, 1974, 1^{re} éd. 1925 : 90*). Dans son remarquable *Tahitiens*, Robert Levy écrit : "People could sit sometimes with little motion of activity, for example when they were waiting at the port for a ship to come in, or sitting on a boat ... Most people were able to sit almost motionless." (*Chicago et Londres, The University of Chicago Press, 1973 : 101*)

Références bibliographiques

- Beaglehole, J.C.**, ed. — 1969 (1961), *The journals of Captain James Cook. The voyage of the Resolution and Adventure, 1772-1775*. Londres, Cambridge University Press, The Hakluyt Society. — 1974, *The life of Captain James Cook*. Londres, The Hakluyt Society.
- Ferdon, E.** — 1981, *Early Tahiti as the explorers saw it*. Tucson, The University of Arizona Press.
- Foucault, M.** — 1966, *Les mots et les choses*. Paris, Gallimard.
- Henry, T.** — 1968 (1961), *Tahiti aux temps anciens*. Paris, Musée de l'Homme, Société des Océanistes.
- Lemaître, T.** — 1973, *Lexique tahitien-français*. Paris, Éd. de l'ORSTOM.
- London Missionary Society**, ed. — 1851, *A Tahitian and English dictionary*. Pape'ete (attribué aux missionnaires John Davies et Henry Nott).
- Morrisson, J.** — 1935, *The journal of James Morisson, boatswain's mate of the Bounty*. Londres, The Golden Cockerel Press.
- Oliver, D.** — 1974, *Ancient Tahitian society*. Honolulu, The University Press of Hawaii. — 1981, *Two Tahitian villages*. Hawaii, Institute of Polynesian Studies.
- O'Reilly, P.** — 1975, *Tahiti au temps de la reine Pomaré*. Paris, Société des Océanistes.